

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



MORT A VINGT ANS

A la mémoire d'un frère bien-aimé

Sur la verte colline, à deux pas du hameau,
La pauvre enfant sommeille en paix dans son
tombeau.
Il est mort quand naissait au bois la jeune feuil-
le.
Il est mort à vingt ans, comme la fleur qu'on
cueille,
Lorsqu'elle s'ouvre à peine au soleil du matin ;
Comme l'éclair rapide, à l'horizon lointain ;
Comme l'esquif léger, qui, tout près du rivage,
Est victime des flots déchainés par l'orage.

Il n'avait que vingt ans, et c'est hier encor
Qu'il riait à la vie, à ses beaux rêves d'or.
Rêves évanouis ! L'ange à l'aspect sinistre,
Des décrets éternels redoutable ministre,
A jeté sur son front les ombres du trépas.
Pour le triste séjour d'où l'on ne revient pas,
Hélas ! il est parti, roulé dans son suaire,
Emportant au tombeau le bonheur de ma mère.

Nos larmes, nos sanglots n'ont pu le retenir.
Une suprême étreinte, un suprême soupir,
Et tout était fini..... Sur la verte colline,
C'est là qu'il est couché, près de la croix divine.
Ne trouble son sommeil, ô passant, d'aucun
bruit.

A genoux sur le tertre, où le moucheron bruit,
Fais monter vers le ciel une ardente prière
Pour l'âme de celui qui fut aussi ton frère.

Seigneur, Seigneur, tu vois les larmes de nos
cœurs.
Ta main nous a frappés ; ce qui cause nos pleurs,
C'est toi qui l'as voulu. Mais la souffrance est
bonne

A qui sait l'accepter. C'est ta droite qui donne,
C'est elle qui reprend: sois béni, Seigneur Dieu !
Mais accorde à celui qui nous a dit adieu,
Nous te le demandons, une place bien belle
Au sein de tes élus dans ta gloire immortelle !
FRATELLO,

HISTOIRE DE LA PAROISSE
DE SAINT-ALPHONSE
(Suite)

Il serait difficile de peindre la douleur que ce départ produisit à Saint-Alphonse. M. Potvin était véritablement depuis plusieurs années l'âme de cette paroisse. Toutes les affaires, soit spirituelles, soit temporelles, étaient entre ses mains, et se maintenaient dans un état de prospérité extraordinaire. Tout le monde, sous sa direction, avait confiance en l'avenir ; sans lui, ce même avenir revêtait dans l'imagination de chacun des couleurs assez sombres.

M. Potvin fut donc accompagné, jusqu'au bateau à vapeur qui devait l'emporter, par un grand nombre de ses paroissiens en pleurs. Lui-même était très attendri, et ce fut le cœur bien gros qu'il s'éloigna de cette plage où il avait fait tant de bien. En partant, il donnait une nouvelle preuve de son amour pour l'éducation de la jeunesse, car il emmenait avec lui un enfant de Saint-Alphonse pour lui faire faire ses études au collège de Sainte-Anne.

Le successeur de M. Potvin à Saint-Alphonse fut M. P.-H. Beaudet. Celui-ci était né en 1836, à Lotbinière. Ordonné prêtre à Québec, le 21 septembre 1862, il avait été successivement vicaire à Chicoutimi, curé de Saint-Etienne de Lauzon, et enfin curé de Saint-Ephrem de Tring, dans la Beauce. Il arriva à Saint-Alphonse vers la fin de mai 1871. Tout de suite il

plut à ses paroissiens par son affabilité et la facilité de son commerce. Avec lui, tout le monde se sentait à l'aise, et la gêne disparaissait complètement. En cela, il avait l'avantage sur son prédécesseur, dont la figure ascétique et un peu sévère n'attirait pas autant tout d'abord.

M. Beaudet se mit donc gaiement à l'œuvre. En peu de temps il fut au courant de toutes les affaires tant religieuses que temporelles de Saint-Alphonse, et il vit qu'elles étaient tout à fait bonnes. L'église était à peu près payée ; les paroissiens, presque tous cultivateurs, jouissaient généralement d'une enviable aisance, et la dîme qu'ils payaient à leur curé était très suffisante pour le faire vivre convenablement. De plus, les mœurs étaient pures ; et la fréquentation régulière des sacrements était une promesse et presque un gage d'avancement spirituel pour l'avenir.

DERFLA.

(A suivre)

Mme H. LEMIEUX

Mme H. Lemieux, sœur de M. l'abbé Gingras, et mère de notre confrère de Rhétorique, M. Lionel Lemieux, est morte le 22 du courant. Rien, jusqu'au 21, n'avait fait prévoir ce triste événement.

Nos plus vives sympathies à la famille et particulièrement à notre confrère si cruellement éprouvé.

AVIS

On peut s'abonner au "Noël", la charmante revue publiée, pour les enfants, par la maison de la bonne Presse, à Paris, en s'adressant à M. l'abbé DeLamarre, au Séminaire.

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique, publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les États-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr. 50 cent.

Pour ce qui a rapport à l'administration et à la rédaction, s'adresser à

THS DUFOUR,
Gérant de L'OISEAU-MOUCHE,
Séminaire de Chicoutimi,
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de M. J.-D. GUAY, à Chicoutimi.

CHICOUTIMI, 25 MAI 1895

SAINTE-ANNE DU SAGUENAY

Nous apprenons qu'il est fortement question d'organiser, cette année, des pèlerinages à Sainte-Anne du Saguenay. Maintenant qu'un bateau à vapeur fait régulièrement la traversée entre Chicoutimi et Sainte-Anne, ce mouvement à toute charge de réussir.

Au séminaire de Chicoutimi revient l'honneur d'avoir fait le premier pèlerinage à Sainte-Anne du Saguenay, le 16 mai 1878. C'était à l'époque du "horse-boat," dont le souvenir subsiste encore chez les anciens, et il fallait bien du temps pour transporter, de l'une à l'autre rive, toute la communauté, qui, heureusement, était alors beaucoup moins nombreuse qu'elle n'est aujourd'hui. Pourtant tout le voyage, aller et retour, s'effectua dans une matinée. Nous continuâmes, durant plusieurs années, d'aller en pèlerinage à Sainte-Anne ; la plupart du temps, la pieuse excursion se faisait le printemps, avant le "départ du pont de glace."

Cette année, nous allons reprendre l'ancien usage, et, l'une des semaines prochaines, l'on nous verra partir de grand matin pour le sanctuaire de notre *Bonne Sainte-Anne* à nous, gens du Saguenay.

Nos ancêtres, voyant qu'il était à peu près impossible pour eux d'aller prier à Sainte-Anne d'Auray, s'adressèrent avec confiance à Sainte-Anne de Beaupré, et l'on sait si leur foi fut bien récompensée. De nos jours, les Gaspésiens, et les Rimouskiens en général, ont leur Sainte-Anne à la Pointe-au-Père ; les Beauçois ont la leur à Sainte-Marie. Les Saguenéens, qui ne sont pas davantage "à la porte" de la Côte de Beaupré, n'ont-ils pas autant de raison d'en vouloir une pour eux, dans leur territoire ?

Tout dépend de vous, habitants du Saguenay et du Lac Saint-Jean. Car la bonne Patronne des Canadiens est certainement disposée à exaucer nos prières, comme elle l'a fait à la Pointe-au-Père et à la Beauce. Ne sait-on pas qu'il y a déjà eu des miracles à Sainte-Anne du Saguenay ?

Une chose, par exemple, que l'on ne sait pas assez, c'est que le sanctuaire dont nous plaçons la cause, à l'insigne honneur de posséder, depuis quelques années, l'ancienne RELIQUE par laquelle se sont opérées tant de merveilles à Sainte-Anne de Beaupré. Vraiment, quand on sait cela, il n'est pas difficile d'avoir de la confiance. Et la confiance, la foi vive, c'est tout ce qu'il faut !

Allons, gens du Saguenay et du Lac Saint-Jean, levez-vous ! Venez prier notre Bonne sainte Anne !

ORNIS.

L'ASCENSION

Une hirondelle entra un jour dans la maison et vint s'abattre près de moi sur ma fenêtre. J'eus le temps de la saisir ; mais je n'eus pas un instant la pensée de la retenir prisonnière. Pendant qu'elle était dans ma main je sentais frémir ses petites ailes ; les efforts qu'elle faisait pour s'échapper me firent hâter le moment de sa délivrance. Je la mis sur le bord de la fenêtre entrouverte : elle balança un instant sa petite tête et d'un coup d'ailes s'enfonça dans les plaines de l'air en poussant un cri de joie.

Cet incident m'est venu à la mémoire en pensant à la belle fête de l'Ascension.

La captivité, les efforts, la délivrance de l'hirondelle, voilà le drame et le programme de notre vie. A la lumière de cette belle fête, ces vérités prennent un nouvel éclat. Levons les yeux et prêtons l'oreille. C'est un courrier qui nous apporte des nouvelles de la patrie céleste.

Autrefois les routes, ensanglantées par le sang des martyrs, ne suffisaient pas à contenir la foule de ceux qui s'assemblaient tous les jours pour parler de cette patrie ; maintenant, les routes sont couvertes de roses et ne sont plus fréquentées.

Autrefois, dans les églises, un peuple recueilli, nombreux ne se lassait pas d'écouter, pendant des heures, des jours et des nuits, les apôtres de la vérité qui parlaient

du ciel. Un grand nombre, trouvant ces entretiens trop courts, s'en allaient dans les déserts méliter plus à l'aise les torrents de volupté dont Dieu envire ses élus dans la gloire. L'aurore de la délivrance fixait leurs regards et grandissait peu à peu pendant des soixante et quatre-vingts ans, jusqu'à ce qu'enfin se levât radieux le jour attendu.

Maintenant, non seulement les déserts ne sont plus peuplés, mais même les églises sont désertes. Tout ce qui peut rappeler la patrie ne semble plus avoir d'attraits.

Où donc veut-on trouver le bonheur ? Où est donc l'idéal ? Les uns répondent : Il est dans les progrès industriels de toute sorte que poursuit notre siècle et qu'il va bientôt atteindre ; allons en avant ! Les autres : Il est dans la liberté, dans l'affranchissement de tout contrôle : élargissons la voie !

Pour nous, nous répondrons : Notre idéal est sur la montagne de Galilée, au jour de l'Ascension. Il est dans les sentiments qui animèrent les premiers chrétiens, lorsque Jésus leur dit adieu et qu'ils restèrent en extase, ne songeant pas à détacher leurs yeux du point du ciel où ils l'avaient vu disparaître.

Que la pensée de la patrie céleste nous arrache des soupirs au milieu de l'exil où nous languissons aujourd'hui !

Faisons taire les bruits, les excitations d'une vie trop agitée, et les vérités, les joies du ciel viendront se réfléchir dans notre âme comme on voit, le soir d'un jour tranquille, dans les eaux limpides d'un lac, scintiller les étoiles du firmament.

Prosternés devant Dieu, unissons-nous tous avec ardeur dans la prière que l'Eglise met dans la bouche de ses enfants aux jours des Rogations :

Ut mentes nostras ad celestia desideria erigas ; Te Rogamus, audij nos.

SERENO.

LA PHILOSOPHIE PRATIQUE

L'homme n'est guère philosophe s'il ne joint la pratique à la théorie, car, la philosophie étant le culte de la sagesse, *cultus sapientie*, impose à quiconque veut être mis au nombre de ses adeptes l'obligation de suivre ses maximes. Les veilles, les travaux, les méditations, les livres lus, les maîtres écoutés, les traités composés ne constituent pas le philosophe. Tout cela, j'en conviens, est un puissant moyen de le devenir ; mais il faut de plus étudier la philosophie pour la réduire en pratique, non pour en discourir et en tirer une vaine gloire, comme font un si grand nombre d'hommes.

Tel vous voyez qui, sur les bancs du collège, se piquait fort de savoir des volumes, d'avoir soutenu telle thèse, et de ne donner jamais dans le piège tendu par un adversaire habile et rusé, tel autre qui se targuait de raisonner juste, d'avoir l'esprit vif et pénétrant, une dialectique puissante, une argumentation vigoureuse et serrée, de grandes dispositions naturelles en un mot, une fois dans le monde, en contact avec les prétendus gens d'esprit et les bons viveurs du jour, tiennent une conduite qui est en contradiction directe avec les principes de la philosophie. Leur amour désordonné des plaisirs, la mobilité de leur esprit, peu porté à chercher une nourriture saine, incapable d'une application soutenue, leur incroyable légèreté, quelquefois même hélas ! leur indifférence, et leur scepticisme ne prouvent qu'ils n'ont pas su affermir leur volonté ; et par suite, la philosophie n'est pour eux qu'un vain échafaudage de théories sans consistance où la raison humaine se perd égarée par la passion et les préjugés.

Philosopher, disait Platon, c'est apprendre à bien vivre et à bien mourir. Voilà pourquoi, d'après cette définition, les Voltaires, les Diderots, les Cousins et tant d'autres méritent peu de porter un si beau nom, car, bien qu'ils eussent reçu de Dieu une intelligence supérieure, et qu'ils fussent appelés, sans doute, à remplir une noble mission sur cette terre, ils n'ont semé partout que l'erreur et le doute.

La philosophie sans la vertu n'est qu'une semence jetée sur la pierre ou parmi les épines. Pour que la plante qu'elle produit croisse, se développe, pousse de profondes racines et résiste à toutes les tempêtes, il faut à celui qui la cultive, du courage, de la distinction et de la piété.

Le courage est l'éclatante qualité du philosophe chrétien, celle qui le fait estimer et respecter de tous, et qui assure à sa vie une dignité dont rien n'approche. Dans ce siècle de faiblesses et de lâchetés, il faut une somme considérable d'énergie pour émettre ses idées et ses convictions, affronter le rire moqueur de l'indifférence ou ces complaisants silences qui sont autant de trahisons envers la vérité. Il faut être vaillant en matière de religion, bannir le respect humain et se persuader que ceux-là même qui affectent de rire seront les premiers à admirer notre courage et à rechercher notre amitié.

Il est aussi une autre qualité non moins noble, non moins belle, d'un charme incomparable, qui attire invinciblement l'estime, le respect et la confiance d'autrui, parce qu'elle est l'expression la plus saisissante de la vertu, le reflet le plus pur de la beauté de l'âme, je veux parler de la distinction. En effet, le seul aspect de l'homme distingué fait vibrer les sentiments généreux ; on recherche sa société, on aime sa conversation, parce qu'on y puise quelque chose qui élève et qui reconforte, on reconnaît en lui un ami sincère, loyal, droit dans ses intentions et dans ses actes, quand on est parvenu à avoir une place dans son cœur. Il peut parler avec autorité, sûr d'avance qu'il ne sera pas obligé de rougir de ses actions en voulant critiquer les débordements des autres.

Toutefois, il faut bien se garder de prendre pour distinction ce qui n'est que l'extrême opposé, c'est-à-dire l'orgueil de la pédanterie. L'orgueilleux fait de la philosophie, cette science si haute et si grave, une chose vaine, frivole, la plus hautaine, et, au fond, la plus hostile à la religion et à la société. Entraîné par un esprit fantasque à soutenir des idées souvent fausses et perverses, l'orgueilleux éprouve de la répugnance à se rendre aux arguments de la saine philosophie ; et par suite, il invente les sophismes les plus spécieux pour cacher le vide ou l'horreur de sa doctrine. La race des sophistes pullule, surtout dans les moments d'abaissement moral et de décadence intellectuelle. Ils s'attachent à ruiner toute croyance à miner le fondement de toute vérité et à dresser des embûches pour surprendre les esprits peu défiant et mal aguerris contre ces sortes d'attaques.

C'est la plaie de notre temps ; partout, soit dans les journaux, soit dans les revues, soit dans les livres, soit à la tribune, dans les questions de politique de morale et de philosophie, on voit poindre ces idées libérales et subversives qui, comme un vent destructeur, ne laissent sur leur passage que ruines et désolation. Qui pourra arrêter ce flot envahissant, sinon ces hommes à l'esprit cultivé, capables de traiter toute question avec ordre, justesse, pénétration et force, également aptes à trouver la vérité et à la faire briller dans toute sa lumière. Dans ces combats intellectuels, où la vérité lutte contre l'erreur, la lumière contre les ténèbres, tout homme instruit est appelé à jouer un rôle : il ne peut et ne doit rester indifférent. Il faut alors une philosophie, mais une philosophie pratique. Si on n'en a pas une bonne, on en aura une mauvaise ; on se fera l'écho des sophistes et on adoptera la philosophie des mauvaises mœurs, les principes et la conduite qu'elle donne à la vie.

Pour nous, jeunes hommes chrétiens, il nous suffit de jeter un regard sur le passé pour nous persuader, en voyant les nombreuses victimes du scepticisme, du naturalisme et du rationalisme, combien il importe de nous aguerrir afin d'être en mesure de lutter avantageusement contre cette Hydre de Lerne.

Allons, à l'exemple des grands philosophes, puiser à la source de toute vérité. Là nous trouverons la lumière, le courage et la sagesse. Là aussi nous apprendrons que sans les œuvres, c'est-à-dire, sans la pratique, nous ne saurions être vraiment philosophes. "Il est facile, disait saint Jean Chrysostome, de faire de la philosophie en paroles ; mais agir en ces choses et en vrai philosophe, c'est le propre d'une âme grande et généreuse."

ARTH. GAUDREAU, ETUD.

NOTRE-DAME DU CHEMIN

Notre-Dame du Chemin est un des mille voûtes sous lesquels la piété populaire s'est plu à honorer la Reine du Ciel. La *Madonna della Strada* est une image de la sainte Vierge qui remonte, selon toute probabilité, au Ve siècle. Elle fut d'abord honorée sans aucun doute sur une rue dans une niche comme on en voit souvent encore dans les villes d'Europe. C'est de là que lui vint son nom. Aujourd'hui, elle est l'objet d'une grande dévotion dans l'église du *Gesù* à Rome.

Quelle bonne et heureuse idée d'avoir dé-

dié à cette Madone l'élégante chapelle que le R. P. Désy, le digne supérieur des Jésuites à Québec, aidé de M. le Chevalier Baillarge, vient d'élever sur le chemin de Sainte-Foye.

Nous nous réjouissons de voir s'implanter au Canada le culte si touchant des Madones les plus en vénération en Europe. Nous avons Notre-Dame du Perpétuel-Secours, Notre-Dame du Bon-Conseil ; nous avons maintenant Notre-Dame du Chemin. Rien de plus propre à tenir la piété en haleine, en lui offrant un aliment plus varié. Du reste, ces divers titres, donnés par la foi des peuples à la Mère de la grâce, rappellent mieux l'universalité de sa puissance et la variété des secours qu'elle accorde au chrétiens.

La *Madonna del Chemin*, à Québec comme à Rome, sera entourée d'amour et de vénération, et son nouveau sanctuaire ne tardera pas, nous en sommes sûrs, à devenir un lieu de pèlerinage où elle répandra de précieuses faveurs.

Les lecteurs de L'OISEAU-MOUCHE, qui tous aiment bien la sainte Vierge, ne manqueront pas, lorsqu'ils en auront l'opportunité, d'aller faire une bonne prière à Notre-Dame du Chemin.

LIVIVS.

ET LA SOIRÉE DU 15 MAI ?

Délicieuse ; chers lecteurs, délicieuse. Un parterre peu nombreux, mais choisi ; des acteurs triés sur le volet ; un drame captivant, où l'on prend soin de vous faire rire avant que vous n'ayez trop pleuré ; sous les yeux, des vues de Venise, et dans les oreilles, des barcarolles de Venise ; voilà, n'est-ce pas, l'idéal d'une soirée dramatique, et voilà la soirée du 15 mai.

La scène, donc, se passe à Venise, en plein moyen-âge. Il y a là un très puissant et très méchant homme, le Sparadozzi, qui, pour se venger d'un ennemi, fait enlever son fils au berceau dans le dessein d'en faire un être exécrationnel et de le rendre ensuite à son père en lui disant : Ce monstre, c'est votre fils. Par malheur, ou par bonheur, comme vous voudrez, Michaëlo, le serviteur qui est chargé de l'enlèvement trompe son maître. Le Sparadozzi a, lui aussi un fils au berceau, et c'est cet enfant que Michaëlo lui apporte et lui présente comme étant le fils de son ennemi. Le Sparadozzi s'acharne donc sur cet enfant, Fiammetto, pendant vingt ans, et il en fait l'instrument secret de la tyrannie épouvantable qu'il fait peser sur Venise. Pendant de longues années ce Fiammetto assassine froidement sur un simple signe de son maître ; et dans Venise terrorisée, on donne un nom bien significatif à ce bourreau mystérieux dont la gondole va promenant silencieusement la mort à travers la ville : on l'appelle le "Gondolier de la mort." A cause de son importance, ce rôle donne son nom à la pièce.

Tout ce qui précède nous est raconté dès la première scène pour préparer l'action dramatique qui commence immédiatement. C'est le premier soir du fameux carnaval de Venise ; moment choisi par le Sparaduzzi pour savourer sa vengeance et présenter à son ennemi, Andrea Morghèse, le monstre qu'il croit être son fils, mais moment choisi aussi par une puissante conjuration pour renverser le tyran et redonner la liberté à Venise. La conjuration réussit ; le tyran est renversé ; Fiammetto est reconnu pour son propre fils au moment où il va mourir ; l'enfant de son ennemi, qui avait été enlevé, mais mis en lieu sûr et élevé par de nobles étrangers, apparaît plein de vie, couvert de gloire, et il retrouve son père. Voilà comment les choses tournent ; mais que d'émotions et de péripéties avant d'en arriver là !

Et c'est ainsi que, le soir du quinze mai, nous avons eu la délicieuse illusion de passer trois belles heures à Venise, un soir de carnaval, et d'y attendre le dénouement d'un drame de la vie réelle le plus émouvant qu'on puisse imaginer.

DERFLA.

BIBLIOGRAPHIE

Le Code catholique, par M. l'abbé D. Gosselin—explication claire, précise et méthodique du catéchisme actuellement en usage—700 pages—livre précieux pour les parents, les instituteurs et les catéchistes.

Impressions de voyages, par M. l'abbé H. Simon—jolie petit livre de 160 pages, contenant les intéressantes notes de voyages déjà parues pour la plupart dans nos colonnes sous la signature de Laurentides, écrit correctement, sans prétention et de façon instructive. Nous lui souhaitons plein succès !

Notre-Dame du Chemin à Rome et à Québec—gentille brochure, 84 pages, bien faite pour propager la dévotion à la *Madonna della Strada*. Nos remerciements au R. P. Desy, S. J. pour l'envoi d'un exemplaire.

ECHOS DU SEMINAIRE

12 MAI—MM. M. Boily, Geo. Gagnon et W. Tremblay du Grand Séminaire sont ordonnés prêtres à la cathédrale.

14 MAI—Congé de semaine.—Répétition générale, avec costumes, à 3 heures P. M., du "Gondolier de la Mort", à laquelle assistent bambins des écoles de la ville.

Intérêt visible à l'œil nu sur plus de 300 petites figures ébahies !

15 MAI—Grande soirée dramatique à l'occasion de la fête de Mgr Labrecque, supérieur du Séminaire. Nos confrères les acteurs remportent un beau succès.

22 MAI—Départ de Mgr Labrecque pour sa visite pastorale sur la Côte Nord. M. l'abbé V.-A. Huard, vice-supérieur du Séminaire l'accompagne.

23 MAI—Les élèves du Petit Séminaire font leur pèlerinage à la chapelle de la Sainte-Face, à l'Hôtel-Dieu—Messe et sermon par M. le Directeur, et communion générale. On redescend le cœur plein de joie et de consolation, au sons joyeux de la Fanfare.

PREMIERES IMPRESSIONS DE VOYAGE

(Suite)

Depuis son élection, Léon XIII n'a pas franchi le seuil de son palais, et sa réclusion volontaire est une protestation continuelle contre l'ordre de choses établi. Il ne pourrait d'ailleurs, sans s'exposer à des insultes, se montrer dans cette ville que la papauté a toujours comblée de ses bienfaits, et où le premier venu a droit de circuler en liberté. Le travail évident des francs-maçons haut gradés a pour but de rendre la position du pape insupportable dans Rome, et de le forcer à prendre le chemin de l'exil. Les sectaires ne sauraient voir sans dépit le spectacle de l'auguste victime du Vatican attirant à elle les sympathies et l'admiration du monde entier.

Mais en vain l'enfer et le monde s'unissent pour déchaîner les flots des passions humaines ; la barque de Saint-Pierre porte le divin pilote à son bord et ne peut périr.

SAINTE-MARIE IN VIA LATA

Dimanche, 6 décembre. Depuis trois semaines, je commence la journée du dimanche par un pèlerinage souterrain. Le 22 novembre, je parcourais les étroits et sombres corridors des catacombes, dimanche dernier je descendais dans les profondeurs de la prison Mamertine ; aujourd'hui, j'ai visité la prison de Paul, placée sous l'église de Sainte-Marie in Via Lata.

Le converti de Damas avait été arrêté en haine de la religion qu'il prêchait. Le gouverneur Félix, par la crainte des juifs, le laissa languir pendant deux ans en prison ; son successeur Festus reconnut l'innocence de son prisonnier, mais celui-ci, invoquant son titre de citoyen romain, en appela à César et fut envoyé à Rome pour y subir un nouveau procès. Son voyage fut une longue marche triomphale. On venait de toutes parts pour le voir et l'entendre. Parti de la Judée à la fin de l'été de l'an 60, il arriva à Rome au printemps suivant. Il rentra dans la ville, escorté de nombreux fidèles qui avaient fait plus de quinze lieues pour aller à sa rencontre.

On lui assigna pour prison la demeure de son gardien Martial et il lui fut permis de sortir, en restant toutefois attaché par le bras droit au bras gauche de son geôlier au moyen d'une chaîne. Il profita de cette demi-liberté pour prêcher Jé-

sus-Christ. Les Juifs, au lieu de l'écouter avec docilité, se mirent à disputer entre eux. "Eh bien, leur dit l'Apôtre, sachez que la nouvelle que vous répondez, sera envoyée aux nations." Il tourna alors tout son zèle du côté des Gentils, et les conversions se multiplièrent sous le souffle de sa parole ardente. Elles s'étendirent dans les premières familles, et jusque sur les marches du trône. Lui-même, dans son épître à Philémon, lui présente des saluts de la part de ceux qui sont de la maison de César.

N'était-ce pas la Providence qui avait amené de si loin dans la capitale du monde l'Apôtre des Gentils, afin qu'il pût répandre au cœur du paganisme la semence féconde de l'Évangile.

C'est de sa prison que, rempli de sollicitude pour les églises qu'il avait fondées, il envoya ses admirables lettres aux chrétiens d'Éphèse, de Philippiques, de Colosse, et de la Judée, ainsi qu'à Philémon et à Timothée. C'est encore durant le temps de sa captivité qu'il dicta à Saint Luc, son disciple "Les Actes des Apôtres."

La prison de saint Paul est aujourd'hui divisée en deux pièces. Dans l'une, est l'autel orné d'un bas-relief représentant les apôtres Pierre et Paul, saint Luc et le géôlier Martial. Dans l'autre, on voit encore la colonne à laquelle Martial, avant sa conversion, attachait son prisonnier. Elle est surmontée d'un vase sur lequel sont écrits ces mots : *verbum Dei non est alligatum la parole de Dieu n'est pas enchaînée*. Tout auprès est la source qui jaillit miraculeusement pour le baptême de Martial et de plusieurs catéchumènes.

C'est dans ce lieu à jamais mémorable, témoin des souffrances et des travaux apostoliques de saint Paul, où se réunirent tant de fois les premiers chrétiens, que j'ai eu le bonheur de célébrer ce matin les saints Mystères. Nous sommes au niveau de la Rome ancienne, à une douzaine de pieds au dessous de la Rome actuelle. Par d'étroites croisées on a vue sur la rue, et on entend le bruit des chevaux qui battent le pavé du Corso.

Non loin de là, en suivant cette même rue du Corso, on arrive à la place *Colonna*. La colonne, qui lui a donné son nom, était autrefois surmontée de la statue de Marc-Aurèle, mais elle a été remplacée par celle de saint Paul.

(A suivre) LAURENTIDES.